

lumières

Numéro 45

Les « sauvages » des Lumières

Enjeux politiques

Sous la direction de
Blaise Bachofen,
Leonardo O. Moreira
et Stéphanie Roza

1^{er} semestre 2025

Publié avec le soutien de
l'université Bordeaux Montaigne

Publié avec le soutien de l'université Bordeaux Montaigne.

Avec le parrainage de la Société Française d'Étude du Dix-Huitième Siècle (SFEDS)

SOMMAIRE

DOSSIER :

LES « SAUVAGES » DES LUMIÈRES II –
ENJEUX POLITIQUES

*Sous la direction de
Blaise Bachofen, Leonardo O. Moreira et Stéphanie Roza*

Introduction Blaise Bachofen, Leonardo O. Moreira et Stéphanie Roza	7
Le sauvage et le pauvre. John Locke lecteur de José de Acosta Vincent Grégoire	15
Retour à l'égalité : la figure du Hottentot dans le second <i>Discours</i> de Rousseau Ourida Mostefai	39
L'homme sauvage de Rousseau connaît-il la propriété ? Pierre Crétois	61
« Sauvages » et monstres dans le droit de la guerre d'Emer de Vattel Lyess Bouderbala	79
« Civilisation des sauvages » et naissance des États libéraux modernes d'après l' <i>Histoire des deux Indes</i> . Autour de la question de la propriété Kenta Ohji	97
L'Indien des Lumières, de la rhétorique romanesque à la déconstruction révolutionnaire (M ^{me} de Bénéville, Bernardin de Saint-Pierre, Barbault-Royer) Huguette Krief	115

Forum

Le Cinéma des Lumières

Entretien avec Marc Escola 131

Recensions..... 137

d'esprit et d'indépendance de pensée. Elle s'éloigne ainsi des sentiers battus, y compris en termes génériques. Magali Fourgnaud souligne que si *La Marmotte philosophe* est un texte décrit comme un « conte philosophique » (par Grimm) ou une « jaserie philosophique » (par Cubières), un journaliste du *Mercurie galant* le présente en 1787 comme « un petit ouvrage difficile à caractériser, parce qu'il est dans le genre de Sterne, et que son originalité le met hors de classe. » Le qualificatif « philosophe » renvoie directement ici à la lecture désopilante par l'héroïne (qui se prénomme en réalité Constance) de différents penseurs dont Rousseau ou Épicète. Dès son « Avis de l'éditeur », Beauharnais annonce la couleur : « Aristote, Platon, Démocrite, Pythagore, Zénon d'Élée, et beaucoup d'autres grands hommes de la Grèce, ont écrit sur la philosophie avec beaucoup de génie

et de goût ; mais ils ont fait de gros volumes, où ils ont procédé par chapitres, ce qui ne laisse pas que d'être un peu ennuyeux. Aujourd'hui, une jolie femme vient nous dire la vérité sous le masque, c'est-à-dire, en riant, ce qui ne laisse pas que d'être fort agréable. » La Marmotte aurait, à l'instar de l'écrivaine, été destinatrice de vers de Voltaire, de lettres de Rousseau et de Buffon.

Grâce à la sélection de textes, nous découvrons une Fanny de Beauharnais très éloignée de sa réputation de papillon mondain pour découvrir non seulement une femme d'esprit au sens plein du terme, mais encore une lectrice de textes d'une grande variété qu'elle mobilise à des fins souvent inattendues.

Catriona Seth

François Labbé, « Je suis un article de foire ». *François Claude André Le Roy de Lozembrune (1749-1801). Aventures et mésaventures d'un littérateur français en pays allemands*, Paris, L'Harmattan, 2024, 228 p.

La citation reproduite en titre exprime sur un mode ironique une amertume qui perce dans les déclarations autobiographiques de l'auteur étudié ici. Né en 1749 dans le Boulonnais, mort en 1801, il a passé toute sa vie aventureuse dans le Saint-Empire, en particulier à Vienne, et publié exclusivement en pays germaniques au point d'avoir souvent été pris pour un auteur allemand. Sa biographie est malaisée

à reconstituer faute de documents. Après un court passage dans l'armée, il quitte la France à un moment indéterminé au début des années 1770 et se rend vers l'Est, Bohême, Pologne, Moravie, Lituanie polonaise au lendemain de la Confédération de Bar (1768) et au moment du partage de la Pologne (1772), séjourne en Hongrie et en Transylvanie autour de 1780, avant de rejoindre le pays de Bade.

Il partage le sort de ses compatriotes impécunieux, enseigne le français dans des collèges et accomplit différentes missions. On le retrouve à Vienne où il devient précepteur des fils de Léopold, frère de Joseph II. Lié à Joseph Blumauer et sans doute aux francs-maçons viennois, il traduit, écrit plusieurs textes dramatiques et d'assez nombreux ouvrages moraux (*Cœuvres mêlées en vers et en prose*, 1783). Sa mort passera à peu près inaperçue. Si son appartenance à la noblesse lui ouvre des portes, il semble avoir vécu dans un isolement lié sans doute largement à son refus de sacrifier aux règles de la sociabilité mondaine. Il se dit «sombre et revêche», refusant toute concession, et doit avoir été perçu comme un parfait exemple de fatuité française.

Une première pièce de théâtre en 1776, *L'amour cyclope*, sera suivie de plusieurs autres; il prend position dans la discussion alors vive sur l'opportunité de créer des formes nouvelles comme le drame, défendant sur ce sujet avec conviction des points de vue parfaitement manichéens. *L'amour cyclope* sera joué au théâtre de la Porte de Carinthie, tièdement reçu par le public viennois, mais certains comptes rendus le trouvent néanmoins très «touchant». Suit un roman «sentimental», *Théagénès* (1779), genre en vogue depuis Sterne, une «histoire grecque» qui semble avoir été sa fierté mais nul n'en fit le moindre compte rendu. Sous le titre *Cœuvres mêlées*, il réunit en 1783 des poésies fugitives, une comédie de circonstance ainsi

qu'une courte pièce assez plate, dans le contexte défavorable du mouvement anti-français qui accompagne la parution du livre de Rivarol sur l'*Universalité de la langue française* (1784). Paraît en 1784 un recueil de trois nouvelles d'un lyrisme discret, sans mièvrerie. Ses écrits littéraires ne connaissant qu'un succès mitigé, il décide de rédiger des ouvrages théoriques, comme l'*Essai sur l'abus du bien moral* (1780), qui sera critiqué par les uns qui y voient une attaque contre la religion, les lois et le gouvernement, tandis que d'autres en considèrent l'auteur comme un chantre du despotisme et un laquais des princes.

De fait, ses écrits «philosophiques» retiennent bien plus l'attention que ses œuvres littéraires. Dans un roman philosophique, *Tableau des Mœurs d'un siècle philosophique. Histoire de Justice de Saint-Val*, il s'en prend à la «fureur du bel-esprit» et à l'esprit philosophique, susceptible selon lui d'engendrer le sectarisme et des luttes violentes entre les hommes comme ce fut le cas au XVI^e siècle. Dans les deux tomes parus en 1786, il se propose de montrer, selon ses propres mots, «la morale en action». Un de ses grands thèmes est le conflit entre les besoins de l'homme et les contraintes de la société, une perspective certes peu originale, mais les caractères de ses héros sont bien tracés et certaines remarques ne manquent pas de force (p. 109).

Ce livre est immédiatement traduit, certes amputé des passages jugés impies, publié avec une longue préface qui oppose la «vraie philosophie»,

toujours vénérable, celle qui suit les pas de la religion, de la philosophie «à la mode», peu soucieuse de la solidité de ses arguments, et dont un représentant important serait Voltaire. Tant la traduction que la préface sont jugées sévèrement par l'*Allgemeine Literatur-Zeitung*. Dans l'*Essai sur l'abus du bien moral* (1780), que F.Labbé considère comme son œuvre principale, il rejette la claire scission entre deux états qu'exprime le *Discours sur l'origine de l'inégalité* de Rousseau et postule une lente dialectique de l'homme physique et de l'homme moral. Un de ses derniers travaux est la traduction d'un ouvrage de Franz von Hartig, ami de Joseph II, qui paraît sous le titre d'*Observations historiques sur les progrès et la décadence de l'agriculture chez différents peuples* (1789). Il clôt son activité d'écriture avec une *Histoire de la guerre de Hongrie pendant les campagnes de 1716, 1717 et 1718*, le premier ouvrage en français sur ce sujet.

F.Labbé décrit et résume ces œuvres avec précision, il en cite et en commente d'assez longs passages, sans négliger les comptes rendus (assez peu nombreux) dont ils sont l'objet, tirant ainsi de l'oubli des ouvrages diversement intéressants, sans grande originalité, d'un auteur lui-même oublié mais qui compte parmi les diffuseurs des idées des Lumières et qui reçut en

son temps un accueil en demi-teintes, assez positif pour certaines de ses œuvres, d'autres passant inaperçues.

En conclusion, F.Labbé se demande pourquoi Lozembrune choisit de rester en Autriche alors que commence la Révolution. Outre que Vienne, avec 200 000 habitants, est la seule vraie métropole du Saint-Empire, que s'y déploie une activité culturelle (en particulier avec le théâtre populaire institutionnalisé) qui touche de plus larges couches de population qu'ailleurs, il faut souligner que la partie autrichienne de l'Empire, à l'époque de Joseph II, est un pays qui s'ouvre à des idées nouvelles. L'empereur y engage une réorganisation de l'espace social (régression du pouvoir de l'Église, essor des préoccupations économique-politiques), sans toutefois rompre avec le modèle sociétal aristocratique. Fréquentant les aristocrates éclairés «joséphistes», Lozembrune fait partie de ces hommes accessibles aux idées des Lumières, mais très méfiants envers les Encyclopédistes, et très vite hostiles à la Révolution. Mais cela suffit-il à expliquer pourquoi cette production, abondante depuis 1776, s'interrompt brusquement en 1789?

Gérard Laudin